N° 217.

INFLUENCE DU MORAL

DANS LES MALADIES;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 8 août 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. HÉLIE, de Meré,

Département du Calvados.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN.
	.....
Pathologie médicale	DUMÉRIL.
	ANDRAL, Examinateur.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, Examinateur.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER.
	BOUILLAUD, Examinateur.
	CHOMEL, Président.
	ROSTAN.
Clinique chirurgicale	BOYER, Suppleant.
	JULES CLOQUET.
	DUPUYTREN.
	ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle, Examinateur.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin, Examinateur.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart, Suppléant.	Martin Solon.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE,

A MA MÈRE,

Qui n'ont cessé de me donner des preuves de leur tendresse.

A MON ONCLE LE BOUCHER,

Dont les soins éclairés ont présidé à mon éducation, et dont la bienveillante sollicitude s'est toujours occupée de mon avenir.

A SA SŒUR,

Dont les bontés pour moi pouvaient me faire oublier à Paris que j'y manquais d'une mère.

TÉMOIGNAGE DE MA VIVE RECONNAISSANCE.

J. HÉLIE.

INFLUENCE DU MORAL

DANS LES MALADIES.

De toutes les vérités médicales, il n'en est pas de plus généralement reconnue que celle de l'influence morale dans les maladies : pas un médecin qui ne la proclame, pas un homme du monde qui n'en soit instruit. Cependant il n'en est pas qui soit moins étudiée, moins approfondie par le plus grand nombre des hommes de l'art. Que faut-il donc accuser du peu de soin qu'ils donnent à une étude dont les résultats seraient si féconds en conséquences pratiques? Peut-être le trop peu d'importance qu'ils y attachent, mais surtout le défaut d'un traité *ex professo* sur ce sujet.

L'on trouve bien çà et là éparses dans divers ouvrages des considérations sur les effets du moral dans les maladies, des exemples cités à leur appui, mais nulle part un système de doctrine qui coordonne les faits, nulle part ces formules larges qui expliquent toute une série de vérités. C'est que la science de l'homme moral est encore à faire, surtout sous le rapport de la médecine. Loin de moi, faible atome dans le monde médical, la présomption de me croire capable de remplir cette lacune de la science! mais, pénétré des immenses avantages que le médecin doit retirer des connaissances psychologiques appliquées à son art, je veux rédiger mes idées sur cette matière, plutôt dans le but de m'instruire moi-même que dans l'espérance trop orgueilleuse pour moi de servir à l'instruction des autres.

J'essaierai d'abord d'établir quelques notions générales, anatomiques et physiologiques, sur le moral lui-même ; puis j'examinerai successivement l'influence si variée que dans ses diverses modifications il exerce sur les principaux organes et sur chacune des grandes fonctions de la vie, les maladies qu'il produit le plus fréquemment, enfin la manière de le diriger durant le cours de ces dernières pour contribuer à leur guérison ou prévenir de fâcheux effets.

Le moral de l'homme consiste dans ses facultés intellectuelles et affectives, que les métaphysiciens regardent comme des attributs de l'âme, mais que nous considèrerons comme des propriétés du système nerveux (1). Cette manière de les envisager nous rendra leur étude plus facile, et nous fera mieux comprendre leurs effets sur l'organisme. Mais jetons un coup-d'œil rapide sur l'organe matériel de nos fonctions morales.

Le système nerveux se compose de deux départemens bien distincts : l'un formé par les nerfs de la vie animale, l'autre par ceux de la vie végétative.

Le premier comprend un centre consistant dans la moelle épinière, les tubercules quadrijumeaux, le cerveau, le cervelet.

De ce centre partent des ramifications constituées par quarante-deux paires de nerfs, dont douze cérébrales et trente rachidiennes. Ces ramifications ou cordons nerveux, qui sont comme les ministres du centre, transmettent à celui-ci les sensations : lui, leur commande les mouvemens, les combine, les régularise, régit les facultés intellectuelles et affectives, etc.

La seconde portion du système nerveux, connue sous le nom de

---

(1) Je suis loin de vouloir attaquer l'immortalité de l'âme et dépouiller l'homme de sa dignité, moi-même de mes plus chères espérances. Mais je suppose que l'on vînt même à démontrer que l'âme consiste dans un fluide imponderable, analogue à la lumière ou bien à l'électricité, cela ne prouverait pas du tout qu'elle fût destructible. En effet, rien de ce qui est corps simple ne peut périr, et des millions de siècles ne sauraient anéantir un atome dans le monde.

nerf grand sympathique, consiste dans un cordon noueux situé au-devant et de chaque côté de la colonne vertébrale, dans une triple série de ganglions, les uns placés sur le trajet des nerfs rachidiens, du trijumeau, du nerf vague, du glosso-pharyngien, les autres sur le nerf trisplanchnique; quelques-uns plus près de la ligne médiane ; enfin, dans des filets nerveux accompagnant toutes les artères et se distribuant aux membranes muqueuses des voies digestives et urinaires. Les nerfs de ce système communiquent fréquemment avec ceux du premier, et paraissent être sous sa dépendance. Cependant ils ont une action propre, des fonctions particulières, puisque c'est spécialement sous leur influence que s'exerce la digestion intestinale, la nutrition, les sécrétions, les mouvemens automatiques. Mais ils ont surtout pour usage de continuer l'exercice de ces actes pendant le sommeil, de les soustraire à la volonté, de transmettre au centre nerveux les impressions viscérales d'une certaine intensité, et de lui dérober le sentiment de celles d'un plus faible degré.

Tel est le système nerveux en général. Il pénètre dans tous nos organes, se répand dans tous nos tissus, portant partout le mouvement ou la vie. Ses extrémités s'épanouissent sur toute la périphérie du corps, et, placées sur tous les points aux limites de l'existence, comme des sentinelles vigilantes, elles nous avertissent de l'approche des corps qui nous sont nuisibles ou utiles. Le système nerveux régit toutes les fonctions, les phénomènes les plus obscurs de la vitalité comme les actes les plus sublimes de la pensée. Principe, réservoir et distributeur de la sensibilité générale, il est le roi suprême de l'économie : nulle partie vivante n'échappe à son empire, et ne peut exister sans lui. La vie, c'est le système nerveux mis en action. Sans lui, point de sensations. Étudions ces dernières.

On doit distinguer deux espèces de *sensations :* les unes que l'on peut nommer *physiques*, telles que la faim, la soif, le malaise, l'accablement, etc.; les autres que l'on peut appeler *morales*, telles que l'amitié, l'amour, l'espérance, le sentiment du beau, etc. Nous nous

occuperons seulement de cette dernière espèce de sensations, considérées surtout sous le point de vue médical.

Pour donner ici la description succincte des sensations morales, c'est-à-dire du moral, je voudrais n'avoir qu'à faire l'analyse d'un bon ouvrage sur ce sujet; mais nos auteurs de physiologie ne le traitent même pas, et laissent, disent-ils, ce soin aux idéologistes. On doit sans doute s'étonner de les voir omettre dans la physiologie de l'homme sa partie la plus noble, la plus élevée, l'une de celles qu'il importe le plus de bien connaître pour traiter convenablement la plupart des maladies; mais les médecins modernes n'ayant point trouvé la physiologie du moral introduite dans le domaine de la science par leurs devanciers, qu'avaient retenus sans doute les préjugés religieux et la crainte de paraître empiéter sur les droits des théologiens en traitant des facultés de l'âme, ne l'y ont pas encore fait entrer, quoiqu'ils aient pressenti les grands avantages qui en résulteraient pour la pratique. Il faut l'avouer, ils n'ont pu élever ou reconstruire à la fois toutes les parties de l'édifice médical; et, depuis à peu près un demi-siècle que la science, après être restée long-temps stationnaire, s'est enfin remise en marche, la direction générale des esprits s'est surtout portée vers l'anatomie pathologique, dont le flambeau dans ces derniers temps a éclairé tant de points obscurs dans l'histoire des maladies. Au milieu de tous ces travaux, la psychologie médicale n'a attiré vers elle qu'une faible attention. Vers la fin du dernier siècle, *Cricthon*, *Thouret*, *Moreau* de la Sarthe, firent bien quelques efforts en sa faveur; mais leurs essais ne furent pas continués, et sont demeurés presque stériles.

Ainsi, pour trouver dans les livres quelques notions sur le moral, il ne faut pas les chercher dans ceux des médecins, mais plutôt dans les écrits de quelques philosophes, au premier rang desquels se trouvent *Locke*, *Bâcon*, *Condillac*, *Dugald-Stewart*, *Destutt-Tracy*, *Laromiguière*, *Cabanis*, plutôt philosophe que médecin.

Le moral comprend les facultés de l'entendement, de la volonté et les diverses modifications du sentiment.

Entendement. L'entendement se compose de plusieurs facultés, parmi lesquelles on doit placer d'abord l'*attention*, qui n'est autre chose que la direction de l'esprit vers un objet afin de l'examiner. Par elle notre esprit ne se perd plus au milieu d'une foule confuse d'idées; mais l'objet considéré se met en lumière, tous les autres restant alors dans l'obscurité. Il est très-important de perfectionner l'attention, et le meilleur moyen est de s'occuper de choses qui intéressent l'esprit : si l'on doit la porter sur des objets pour lesquels nous ne sentons aucun attrait, il faut par certains motifs nous les rendre intéressans.

Les hommes qui sont animés par de fortes passions, quand même ils auraient l'esprit distrait et léger, voient toujours l'objet de leurs désirs, et domptent pour lui la mobilité de leur imagination.

Quand l'attention se porte sur une ou plusieurs qualités d'un objet à l'exclusion de ses autres qualités, elle s'appelle *abstraction.* Si dans un globe, par exemple, je n'examine que la rondeur, je fais abstraction de ses autres qualités : l'*abstraction* est un point de vue de l'attention ; l'*observation* en est un second.

Parmi les facultés de l'entendement, on doit placer encore la *comparaison*, qui n'est autre chose que l'observation de deux objets, dans le but de saisir leurs rapports. La comparaison, selon quelques auteurs, n'est qu'une vue de l'attention; mais on peut considérer plusieurs objets sans les comparer : il y a donc un élément particulier dans la comparaison. L'analogie de celle-ci avec le *raisonnement* est bien plus frappante. En effet, lorsque la comparaison se fait par une troisième idée, elle s'appelle raisonnement.

Une autre faculté de l'entendement, c'est la *combinaison*, qui établit entre nos idées des rapports arbitraires. Plusieurs psychologistes la confondent avec l'*imagination.* Mais cette dernière se compose d'attention, de comparaison et de combinaison.

L'entendement comprend encore la *réflexion*, qui emporte l'idée d'observation, de comparaison et de raisonnement; enfin la *mémoire*,

qui rappelle les choses passées, et qu'on doit distinguer en *active* et en *passive*.

Dans l'analyse concise que nous venons de faire, nous nous sommes attaché surtout à l'attention et à la comparaison, parce que dans l'histoire de la folie nous aurons à remarquer surtout l'altération de ces deux facultés.

Les diverses facultés de l'entendement ne sont que des modifications de la sensibilité, c'est-à-dire des sensations. Locke l'avait indiqué, Condillac l'a démontré. Cependant, bien long-temps avant eux, un homme, qui étonna l'antiquité par la puissance de son génie et l'étendue de ses connaissances, avait dit : *Nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu;* mais cette haute vérité, que proclamait Aristote, était trop élevée pour ses contemporains qui ne la comprirent pas, et, pour être entendue, la voix du grand homme a dû traverser plus de vingt siècles.

Voici comment s'exprime Condillac dans sa Logique : « *Où verrons-nous réunies toutes les facultés de l'âme? Dans la sensation. En effet, si ce n'est que parce que l'âme sent que nous connaissons ce qui est hors de nous, comment connaîtrons-nous ce qui est en nous, si ce n'est par le sentir?* » Nous devons donc analyser avec soin cette faculté.

L'*attention* que donne l'âme à l'objet qui la frappe, n'est autre chose que la sensation faite sur nous par cet objet.

De même que nous donnons notre attention à un seul objet, nous pouvons la donner à deux à la fois, en examinant leurs rapports : c'est là ce qu'on appelle *comparer*. La comparaison est une double attention. Mais puisque l'attention et la sensation sont identiques, la comparaison n'est donc qu'une double sensation.

Les objets qui fixent notre attention sont présens ou absens : s'ils sont présens, il y a sensation ; s'ils sont absens, il y a souvenir. Le *souvenir* n'est donc qu'une sensation renouvelée.

Nous ne pouvons éprouver deux sensations sans trouver entre elles des rapports de convenance ou de disconvenance. Or, sentir ces rapports, c'est juger. Le *jugement* se confond avec la comparaison, puis-

que nous pouvons comparer sans juger. Juger c'est donc sentir, puisque comparer c'est sentir.

Quand on raisonne, on enchaîne divers jugemens, dont le dernier est la conséquence de celui qui précède. Le *raisonnement*, se composant des jugemens, rentre donc encore dans la sensation.

L'*imagination*, qui se compose d'attention, de comparaison et de combinaison; la *réflexion*, qui consiste dans l'observation, la comparaison et le raisonnement, sont donc aussi des sensations.

Nous venons de faire voir que les facultés de l'entendement émanent toutes de la faculté de sentir. Il nous serait bien facile de démontrer que les facultés de la *volonté*, dont la principale consiste dans le *désir*, n'ont pas une autre source; mais de plus longs détails sur ce sujet seraient trop étendus pour le cadre que nous nous proposons de remplir, et ceux que nous donnons doivent suffire pour les conséquences que nous voulons en tirer.

Il est inutile de faire remarquer que si l'entendement et la volonté ne sont que des sensations, à plus forte raison le *sentiment* doit-il appartenir à ces dernières.

Etudions maintenant les *passions*, qui sont des sensations très-diverses et très-compliquées, et dont la plupart participent de l'entendement, et surtout de la volonté et du sentiment. Dans l'état actuel de la science, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de bien définir les passions. On donne ce nom à des modifications de la sensibilité très-différentes les unes des autres : à l'*étonnement*, et à la *surprise*, par exemple, qui sont des impressions soudaines et passagères; à l'*admiration*, à l'*amour*, qui sont des affections progressives et durables; à la *colère*, la *fureur*, l'*effroi*, qui se bornent à des émotions fugitives; à la *timidité*, l'*orgueil*, l'*avarice*, qui sont des habitudes prolongées, etc.

Des affections si différentes, souvent si opposées, échappent donc à tous les efforts de l'analyse cherchant à trouver en elles des élémens homogènes, et par conséquent ne sauraient être définies. Buffon, qui n'a point fait cette remarque, et qui n'a vu dans les passions que

ce qu'elles ont d'éxagéré, a dit, dans son Discours sur la nature des animaux, qu'elles n'étaient que des sensations plus fortes que les autres et se renouvelant à chaque instant; que, dans les passions, l'âme perd son empire; qu'elle ne veut plus qu'en second, que souvent même elle veut l'impossible; qu'une passion sans intervalle est un état de démence : que de violentes passions avec des intervalles sont des accès de folie, et que la plupart de ceux qui se disent malheureux sont des hommes passionnés, c'est-à-dire des fous.

Parler ainsi des passions, ce n'est pas les définir, c'est les considérer sous une seule de leurs faces; mais ce n'est pas saisir leur caractère le plus général et leur véritable nature; c'est apercevoir seulement la flamme qu'elles allument, lorsque, mal surveillées ou imprudemment excitées, elles font explosion et déterminent un vaste incendie; c'est oublier que cette même flamme, mieux entretenue, sagement dirigée, produit et conserve une chaleur douce et salutaire qui devient pour l'économie vivante ce que celle d'un soleil de printemps est à la végétation nouvelle.

Nous prendrons ici le mot *passion* dans l'acception que lui donnent généralement les écrivains d'aujourd'hui, chez lesquels il s'étend à tout sentiment profond, à toute affection vive, à toute émotion forte, à toute impression morale d'une certaine intensité.

Les passions sont les plus puissans mobiles de la vie morale, et le *stimulus* indispensable de la vie matérielle. Montaigne a eu raison de dire que *l'âme humaine n'a ni mouvement ni allure que du souffle des passions.* Sans l'agitation qu'elles lui communiquent, elle resterait sans action, comme un vaisseau immobile au milieu de l'océan dans un calme profond.

Les causes primitives de nos passions se trouvent dans nos besoins naturels ou acquis, dans nos sensations présentes ou antérieures, dans la tournure de nos idées, dans les effets de l'imitation et de la sympathie.

Les mêmes passions ne sont pas toujours montrées aux diverses époques de la société. Dans l'enfance de celle-ci, l'amour lui-même,

qui paraît si intimement lié à notre nature, n'a pas dû exister. Alors pour l'homme toute femme était une femme : cela devait lui suffire. Ce n'est qu'à une époque plus avancée de la vie sociale, lorsque l'éducation de son cœur et de son esprit eut perfectionné sa nature, lui eut permis d'apprécier la puissance de la beauté, de la grâce, de l'amabilité, lui eut révélé les charmes inépuisables du véritable amour, ce n'est qu'alors, dis-je, qu'il put connaître celui-ci, et qu'il devint capable de bienveillance continuelle, de dévouement sans bornes, et quelquefois de l'oubli de lui même pour la compagne que son cœur avait choisie.

En parcourant l'histoire de l'humanité depuis son enfance jusqu'à nos jours, on pourrait marquer jusqu'à un certain point les dates de plusieurs passions; on pourrait voir que quelques-unes sont aussi anciennes que l'humanité elle-même; telles sont les émotions purement organiques de la peur, de la surprise, tandis que d'autres se sont successivement développées avec nos institutions sociales, et les gouts ou les préjugés que celles-ci ont fait naître : tels sont l'ambition, l'orgueil, etc.

Nous venons de passer en revue ce qui compose nos fonctions morales. Quoique les phénomènes qui les constituent paraissent différer des autres phénomènes de la vie, on doit les considérer comme le résultat de l'action cérébrale, et ne les distinguer nullement des phénomènes dépendant du jeu des organes. En effet, les fonctions morales sont soumises aux mêmes lois générales que les autres fonctions. L'âge, le sexe, le tempérament, le climat, le régime, la disposition individuelle les modifient; les maladies les lésions physiques du cerveau les affaiblissent ou les exaltent, les pervertissent ou les détruisent. Citons quelques exemples à l'appui de ces vérités.

Dans la force de l'âge, les facultés intellectuelles et affectives sont pleines de vigueur et d'énergie; dans la vieillesse, elles sont faibles et débiles comme tous les organes. Elles changent d'après les divers états de l'économie. A l'époque de la puberté, le jeune homme, indépendamment de toute expérience, voit se former chez lui un nouve

ordre de sentimens et de pensées. Il éprouve le besoin de l'amour ou de l'amitié ; sentimens dont la différence morale est bien peu de chose, car l'amitié c'est l'amour, moins la partie physique; l'amour c'est l'amitié, plus la considération du sexe; son âme acquiert une rare capacité pour tout ce qui peut se comprendre sous ce mot général *aimer*.

Chez la jeune fille, le changement est encore plus marqué : elle devient pour ainsi dire un nouvel être au milieu d'elle-même. C'est alors que l'univers commence véritablement à exister pour elle; le rideau qui le dérobait à ses yeux se lève tout à coup à ses regards étonnés. Les mêmes objets ne font plus sur elle les mêmes impressions : tout prend une signification nouvelle. Cette fleur, qui ne l'attirait auparavant que par son éclat et son parfum, lui paraît animée, susceptible de sensibilité. Elle s'intéresse à son sort, et sa courte durée l'attendrit.

L'exaltation de sa sensibilité devient apparente pour tous ceux qui l'entourent. Souvent des larmes involontaires s'échappent de ses yeux; ou bien chez elle, sans cause appréciable, une mélancolie profonde fait subitement place à une vive gaîté, et réciproquement. Quelquefois elle se précipite tout à coup sur le sein de sa mère, et l'arrose de larmes abondantes, dont elle ne connaît pas la source.

Il évident que cette révolution dans son état moral tient à celle de son état physique.

Les variations du moral dans les maladies sont encore plus remarquables. On voit presque toujours un mouvement fébrile passager donner à l'esprit une activité insolite. Grétry avoue qu'une semblable disposition morbide rendait sa composition plus facile.

Dans l'inflammation du cerveau, on observe successivement l'exaltation et la diminution de l'intelligence; dans celle de l'arachnoïde, la tristesse, l'abattement, le délire; dans l'apoplexie légère, l'affaiblissement de la mémoire, du jugement, la perte de connaissance, symptômes qui disparaissent ordinairement plus ou moins vite, tandis que dans l'aplopexie plus forte de la perte de la mémoire, l'affaiblisse-

ment ou l'abolition complète des facultés intellectuelles persistent souvent jusqu'à la mort.

Toutes les lésions du cerveau sont accompagnées de celle des sensations. J'ai vu, en 1830, dans les salles de M. *Dupuytren*, un exemple fort curieux de cette double lésion, présenté par un enfant de dix ans nommé Rodrigue, chez lequel le quart supérieur de la cavité crânienne, fort dilaté, contenait une énorme tumeur carcinomateuse qui avait perforé la voûte du crâne dans une étendue d'environ 18 lignes de diamètre, et faisait sous les tégumens une saillie du volume d'un œuf. Si l'on comprimait la tumeur, et par conséquent le cerveau sur lequel elle était assise, le petit malade fermait aussitôt les yeux; alors les sons les plus aigus, les odeurs les plus pénétrantes ne faisaient aucune impression sur lui; on pouvait pincer fortement sa peau sans qu'il s'en aperçût; enfin tous ses sens étaient paralysés, sa sensibilité nulle, ses facultés intellectuelles anéanties. Dès qu'on cessait la compression, tout rentrait chez lui dans l'ordre accoutumé; mais il n'avait aucune connaissance de ce qui s'était passé pendant qu'elle avait duré.

Dans une foule de maladies où le cerveau ne souffre que sympathiquement, on remarque encore l'altération des facultés intellectuelles. *Thucydide*, *Lucrèce*, *Galien*, ont regardé la diminution ou la perte de la mémoire comme l'un des symptômes de la peste qu'ils ont décrite.

Hippocrate avait vu que dans les fièvres ardentes la mémoire se suspend ou s'altère pendant les redoublemens.

L'an dernier, j'ai eu moi-même l'occasion d'observer un affaiblissement fort remarquable de la mémoire, chez une jeune femme de vingt-quatre ans, au commencement de sa convalescence d'une gastro-entérite, pendant laquelle elle avait été près de trois mois à une diète presque absolue. Lorsque la phrase qu'on lui adressait se composait de deux propositions, par exemple, il arrivait souvent qu'elle ne se rappelait plus la première lorsqu'on venait de prononcer la seconde Faisait-elle un repas, cinq minutes après elle en avait perdu le sou-

venir. Sous les autres rapports, les facultés intellectuelles étaient intactes.

Parlerons-nous des désordres dans le moral qui accompagnent certaines névroses? Dans la nymphomanie, la fille la plus timide devient une bacchante effrénée, qui surpasse l'impudence de la prostitution.

Dans l'hydrophobie, l'homme, converti en bête féroce, déchire de ses propres dents ses meilleurs amis. Pendant les instans de rémission, le malheureux hydrophobe gémit sur sa position, témoigne, du ton le plus affectueux, sa vive reconnaissance à tous ceux qui lui prodiguent des soins; mais bientôt, sentant l'approche d'une nouvelle attaque, il prévient ceux qui l'environnent des fureurs dont il va devenir la proie, et les engage à les rendre impuissantes en l'assujettissant par des liens.

Ajouterons-nous à des faits si probans les effets bien connus des boissons aromatiques ou spiritueuses? Qui ne sait encore que le jeu, l'action plus ou moins difficile de nos divers organes retentissent dans le cerveau, et se traduisent dans nos sensations morales? Ce qui prouve la justesse de cette pensée de Lucrèce :

> ..... Sensus jungitur omnis
> Visceribus, nervis, venis.....

Que conclure de tous ces faits? Que le cerveau est l'organe matériel de nos fonctions morales, et que celles-ci obéissent aux mêmes lois qui régissent les autres fonctions.

Le cerveau agit sur les impressions pour les transformer en idées, ainsi que l'estomac agit sur les alimens pour les convertir en chyme.

Et, de même que certaines substances indigestes ou vénéneuses, réfractaires à l'action de ce dernier, troublent ses fonctions, ou même le frappant de mort; de même aussi certaines impressions, trop fortes, trop violentes, que le cerveau ne peut élaborer, dérangent son action, ou même, produisant sur lui l'effet des poisons sur l'estomac, le tuent immédiatement.

Maintenant me direz-vous que vous ne comprenez pas comment le

cerveau, masse pulpeuse, blanche et grise, peut être capable de penser et de sentir? Je ne le comprends pas mieux que vous, et je ne prétends pas vous l'expliquer. Mais, ni vous ni moi ne concevons comment l'estomac peut digérer, et cependant nous sommes convaincus que l'estomac digère.

Nous ne concevons pas non plus comment l'œil, ce petit sphéroïde, qui n'a guère qu'un pouce de diamètre, peut s'étendre, dans son action, jusqu'à des distances presque infinies, jusqu'au soleil, placé à quarante millions de lieues de notre planète, jusqu'à certaines étoiles fixes, si éloignées de nous que leur lumière, qui parcourt près de cinq millions de lieues par minute, ne nous arrive qu'en quatre mille ans.

Nous ne concevons pas davantage comment il se fait que tel nerf ne soit sensible qu'aux rayons lumineux, tel autre qu'aux émanations odorantes, un troisième qu'aux vibrations sonores; cependant nous ne faisons pas le moindre doute que le nerf optique ne soit l'agent de la vision; le nerf olfactif, celui de l'odorat; le nerf acoustique, celui de l'audition. Nous croyons donc aux fonctions de ces nerfs, sans en comprendre le mode d'action. Eh! pouvons-nous comprendre la moindre végétation? Newton, dont la pensée sublime s'élança dans l'espace jusqu'au point qui domine tous les mondes, pour de là découvrir les lois éternelles qui les gouvernent; Newton, malgré tout son génie, n'est pas plus inexplicable pour nous que cette mousse modeste qui naît et se développe sur la pierre que nous foulons aux pieds.

Nous ignorons en tout les causes premières, et nous sommes trop faibles pour nous élever jusqu'au premier anneau de cette chaîne immense qui embrasse l'universalité des êtres. Qu'exige donc de nous une saine philosophie? D'observer les faits, et de chercher à saisir leur ordre de succession, leur connexion, leurs rapports, sans comprendre leur cause première dans nos investigations. Craindrait-on, dans le sujet qui nous occupe, la lumière de la vérité? Mais la vérité ne peut être un mal pour l'homme. Car la vérité, l'ordre, l'harmonie, le beau, l'utile, sont inséparables les uns des autres, ou plutôt ils sont pour ainsi dire une seule et même chose.

Instruits maintenant que le moral consiste dans les sensations qui sont des fonctions du système nerveux, nous devons savoir ce que c'est que l'influence du moral dans les maladies. Nous devons facilement comprendre comment une secousse morale produit tant de réaction sur nos organes, peut même causer la mort, puisque cette secousse n'est autre chose que celle du système nerveux, principe de la vie, régulateur de toutes les fonctions.

Les facultés du moral les plus remarquables par leur influence sur l'organisme, sont sans contredit les facultés affectives, et, parmi ces dernières, celles que nous avons comprises sous le nom générique de *passions*. Commençons donc par elles l'étude des effets physiologiques du moral sur l'économie. L'un de ces effets les plus constans, c'est celui qu'elles produisent sur l'appareil circulatoire. Aucune affection vive n'est ressentie dans l'état de santé ou de maladie, sans accélérer ou ralentir les mouvemens du cœur, sans changer son rhythme normal ou même le suspendre. Sa rupture subite ou celle de quelque gros vaisseau a été souvent la suite d'un violent désespoir, d'une joie excessive. Notre frêle machine ne peut supporter ni l'excès du bonheur ni celui de l'adversité. Celui-ci est foudroyé par le désespoir, celui-là est comme étouffé dans le transport de sa félicité.

Toutefois, chez quelques personnes, le cœur n'est nullement influencé dans les émotions vives ; mais l'intestin et les muscles sont seuls intéressés. Chez Napoléon, dont le pouls était beaucoup plus lent que celui des autres hommes, les passions les plus violentes n'occasionaient aucun trouble de la circulation ; mais, dans les commotions de la colère, de la crainte, etc., la réaction se portait vers l'intestin et les membres inférieurs : ceux-ci devenaient tremblans, et se dérobaient sous le poids du corps, qu'ils ne soutenaient qu'à peine ; ce qui fut si remarqué et si peu favorablement interprété dans la fameuse journée du 9 brumaire.

La réaction des passions diffère d'ailleurs suivant leur nature, leur degré d'intensité, la disposition individuelle, suivant une foule d'autres circonstances. Les unes sont *débilitantes* et accompagnées souvent d'un sentiment de froid, d'un claquement de dents; telles sont la peur, l'effroi, etc.; d'autres sont *stimulantes*, et produisent une augmentation de la chaleur et de la force musculaire : telles sont la colère, l'indignation; plusieurs sont *excitantes :* le courage, l'amour de la gloire, etc., qui font souvent supporter les fatigues les plus énervantes, et triomphent même des causes endémiques ou contagieuses des maladies.

Les passions, considérées sous le rapport des effets sensibles qu'elles produisent sur les organes, peuvent se diviser en *expansives*, en *oppressives* ou *concentrées*, et en *convulsives*.

Les passions expansives sont caractérisées par l'épanouissement, la turgescence, pour ainsi dire, de l'organisation, qui n'éprouve d'ailleurs aucun trouble, aucun dérangement sous leur influence. Elles semblent étendre et raréfier tout notre être. Nous rangerons dans cette classe l'*amitié*, la *joie douce*, la *tendresse maternelle*, l'*admiration*, l'*enthousiasme*, l'*orgueil*, l'*ambition*, le *courage*, la *bienveillance*, la *commisération*, etc.

Les passions oppressives comprennent tous les sentimens dont l'impression est profonde et concentrée vers la région du cœur et du diaphragme: telles sont la *crainte*, la *tristesse*, le *découragement*, l'*inquiétude*, la *jalousie*, l'*envie*, etc. Elles sont accompagnées de dérangement dans les organes.

Les passions convulsives se distinguent par leur expression, qui est toujours spasmodique; leur commotion est soudaine, véhémente, générale; leur manifestation n'a rien de gradué, de progressif, de régulier. Elles produisent constamment des désordres dans l'économie. Nous rapportons aux passions convulsives, la *fureur*, l'*horreur*, la *colère*, l'*emportement*, le *désespoir*, l'*effroi*, la *douleur corporelle*, etc.

Ces trois espèces de passions produisent des effets volontaires et

des effets involontaires. Ces derniers sont le plus souvent très-compliqués. On pourrait considérer quelques-uns d'entre eux comme les symptômes des passions, les palpitations, par exemple, la gêne de la respiration, tous les degrés dont l'oppression est susceptible, l'attendrissement, les sanglots, le resserrement convulsif du cou et de la poitrine, etc. Ces phénomènes déterminent consécutivement plusieurs altérations, dont quelques-unes deviennent apparentes et se manifestent du côté des yeux et du visage.

Les effets volontaires des passions, qui seraient mieux désignés sous le nom de *mouvemens volontaires des passions*, offrent peu d'importance sous le rapport médical. Dans les passions, dit Buffon, la volonté fait agir les bras, les yeux, la tête; ces mouvemens qu'elle produit paraissent destinés à défendre le corps; ce sont aussi des signes qui répètent les passions et pourraient seules les exprimer dans l'amour, le désir, puisque dans ces passions on lève les yeux au ciel comme pour demander le bien que l'on souhaite, ou bien on porte le corps en avant comme pour s'approcher de la possession de l'objet désiré, ou bien on étend les bras, on ouvre les mains comme pour le saisir, tandis que dans la haine, dans l'horreur, nous avançons le bras avec précipitation, comme pour repousser ce qui fait l'objet de notre aversion. Il ne faut pas confondre ces mouvemens volontaires avec les mouvemens et les gestes dictés par l'instinct dans une émotion vive, et qui paraissent destinés à donner cours au fluide nerveux, et à faire diversion à la passion.

Les passions expansives ont pour caractère commun l'afflux plus ou moins sensible du sang artériel dans les vaisseaux capillaires du visage, l'épanouissement des traits, la contraction régulière et douce des muscles, par laquelle se trouve augmenté le diamètre transversal de la face. Ces passions, qui se dessinent chez les blancs par une coloration plus vive, sont exprimées chez les nègres par une diminution subite dans le ton noirâtre de la peau du visage. En voici un exemple rapporté par un voyageur judicieux et éclairé. Ce voyageur voyait souvent chez son ami une jeune Madécasse, remarquable par sa pudeur

et sa décence virginale, et par la délicatesse de son organisation. S'apercevant que cette beauté au teint de jais éprouvait dans sa couleur des variations suivant ses impressions diverses, il le dit à son ami. Si vous excitiez en elle, ajouta-t-il, un sentiment de pudeur, ces variations deviendraient-elles plus marquées? Maria (c'était le nom de la jeune esclave) devient alors moins noire, répondit celui ci, et je puis vous assurer que chez cette jolie petite Malécasse, la pudeur est aussi prononcée que chez vos femmes de l'Europe. Je veux vous en convaincre : « Maria, dit-il alors en espagnol, monsieur prétend que ta gorge n'est pas de la couleur de ton visage : il faut lui prouver qu'il se trompe. » Maria aussitôt fit voir l'émotion d'une pudeur alarmée par une nuance rougeâtre qui vint se mêler à son teint d'ébène, sensiblement affaibli.

Toutes les passions expansives rendent les fonctions plus libres ou plus énergiques. L'air le plus pur, les alimens les mieux choisis ne sont pas plus précieux pour la santé que ces affections douces et vivifiantes. Sous leur influence heureuse, l'harmonie qui règne dans le système nerveux se répète dans tous les organes qu'il tient sous son empire.

Les passions oppressives produisent des effets opposés : loin d'être toniques, elles sont débilitantes, et, au lieu d'exciter la circulation, elles la ralentissent.

Le soupir est le degré le plus adouci de la manifestation de ces passions. Lorsque l'on vient à songer tout à coup à quelque chose que l'on regrette vivement, dit Buffon, on éprouve un resserrement, un tiraillement intérieur causés par la contraction du diaphragme. Ce mouvement agit sur les poumons, les élève, occasione une inspiration vive et prompte qui forme le soupir; et lorsque l'âme a réfléchi sur la cause de son émotion, et qu'elle ne voit aucun moyen de remplir son désir ou de faire cesser ses regrets, les soupirs se répètent, et la tristesse survient.

Les pleurs sont aussi des phénomènes physiologiques qui appartiennent aux passions oppressives, mais qui se rencontrent également

dans quelques passions expansives, dans la joie, la volupté, et dans quelques passions convulsives, telles que le dépit, la colère. Mais une chose fort remarquable, c'est que la nature des larmes dépend de celle des sentimens qui les font couler. Les larmes de la volupté, de la joie, sont douces et n'irritent pas les parties qu'elles mouillent; les larmes de la colère, de la fureur, du désespoir, sont brûlantes et produisent sur les parties qu'elles touchent une impression douloureuse.

L'angoisse, le sentiment de lassitude, qui accompagnent les passions oppressives, la langueur de la peau, la faiblesse et la concentration du pouls, la décoloration du visage, sont des signes évidens de l'atteinte qu'elles portent aux forces vitales.

La pâleur de la face n'a pas la même cause dans toutes ces passions. Dans la crainte, par exemple, elle tient à ce que le sang n'arrive pas dans les vaisseaux capillaires de la face; dans la haine, la jalousie, l'envie, ces hideuses maladies de l'âme, elle vient de ce que ces tristes passions, répandant leur propre poison dans l'économie de celui qui les porte, ont diminué insensiblement l'énergie des organes, et appauvri, détérioré la constitution.

Toutes les passions oppressives sont pour la santé des agens délétères.

Les passions convulsives, également funestes, représentent pour la plupart un orage, une tempête dont l'invasion subite et désastreuse enflamme et bouleverse toute l'économie. Leur violence se porte spécialement sur le cœur, le cerveau, l'estomac et les muscles. Le sang est projeté avec impétuosité dans les organes, le cerveau devient capable de la plus énergique réaction, la région épigastrique est brûlante et douloureuse, les muscles se contractent brusquement et avec force; les yeux allumés, étincelans, roulent précipitamment dans leurs orbites; la face est rouge, contractée; la bouche ouverte, quelquefois écumeuse; les veines du cou sont gonflées et saillantes. Les effets des passions convulsives peuvent être portés au point de simuler une at-

taque de nerfs, un accès de délire ou de rage. La colère, la fureur surtout, offrent de tels exemples.

Des désordres d'une autre nature se font apercevoir dans la terreur, la frayeur, l'horreur, le désespoir. Le mouvement du cœur suspendu ou ralenti, les convulsions, l'extrême oppression, la pâleur la plus effrayante, le claquement des dents, une sueur glaciale, un tremblement universel, sont le cachet de ces émotions.

On voit d'après cela que les différentes passions convulsives n'occasionent pas dans l'économie les mêmes modifications. On peut en distinguer quatre principales, relatives à la colère, la frayeur, la douleur corporelle, la joie bruyante.

Dans la colère, il y a évidemment augmentation brusque d'énergie : les forces musculaires sont comme décuplées. Cependant elles peuvent être diminuées par l'excès même de celle-ci : alors la face n'est plus remarquable par sa rougeur, mais par une pâleur effrayante, par le renversement et la décomposition des traits. Parmi les effets généraux de cette passion, l'un des plus constans est celui qu'elle détermine dans les sécrétions, dont elle dérange les lois, change la quantité ou la nature, au point de produire les fièvres dites *bilieuses*, des jaunisses, de sécher la langue, de donner au lait d'une nourrice, à la salive d'un animal des propriétés malfaisantes et même vénéneuses.

Dans la colère, l'état convulsif dépend de l'excès de réaction.

Dans la frayeur, le contraire a lieu : il dépend de la faiblesse ; les forces de la vie sont comme arrêtées dans leur développement. Le frisson, la pâleur du visage, l'irrégularité ou la suspension des mouvemens, le tremblement, la petitesse du pouls, et quelquefois l'évanouissement, sont autant de circonstances qui ne permettent pas de douter que l'économie ne soit alors dans un état de débilité réelle.

Dans la douleur corporelle, la disposition convulsive dépend de la sympathie, qui agite, fait frémir, se soulever toutes les parties de l'organisation, lorsque l'une d'elles est tourmentée par une impression pénible.

Dans l'émotion d'une grande joie, les mouvemens convulsifs ne viennent ni de l'excès ni du défaut de réaction, ni de la sympathie; mais la sensibilité, agréablement et fortement excitée, rend tous les actes vitaux plus actifs, et détermine l'accélération convulsive des contractions du diaphragme, d'où résulte le rire, cette expression spasmodique d'une joie vivement ressentie.

Cette dernière passion convulsive est rarement pernicieuse; cependant le mouvement impétueux qu'elle imprime brusquement à la circulation peut entraîner les plus graves accidens.

Nous venons de voir combien est puissante sur l'économie l'action des facultés affectives. Celle des facultés intellectuelles n'est pas moins grande, mais plus rare, parce que la plupart des hommes ne pensent guère, et que les facultés affectives sont plus souvent excitées avec force que les facultés intellectuelles. Ce que nous dirons des effets de celles-ci sur l'organisation sera court, et fort incomplet, parce que l'abondance des choses dont nous devons parler nous oblige à glisser rapidement sur plusieurs parties de notre sujet, malgré leur importance.

Le cerveau ne peut passer certain degré de travail, sans détruire la régularité des fonctions des autres organes, et sans compromettre l'intégrité des siennes propres : une foule d'exemples l'attestent. *Boërhaave*, à la suite d'études immodérées, eut une insomnie de six semaines, et des symptômes de démence. Descartes s'étant abandonné, sur les confins de la Bavière, à une méditation profonde, que favorisait la solitude, se crut illuminé par des songes mystérieux et prophétiques, c'est-à-dire que Descartes devint fou.

Le philosophe Prémigénès, qui consumait sa vie dans l'étude, mangeait peu, transpirait mal, et manquait rarement d'avoir une fièvre d'accès, s'il passait un jour sans se baigner. Une dame romaine, du nom d'Arria, citée par *Galien*, à force de méditer sur Platon, avait en quelque sorte oublié de prendre des alimens. Niète, absorbé par ses calculs, ne songea pendant trois jours ni à manger ni à dormir. Les biographies des gens de lettres sont remplies d'exemples ana-

logues. Dans ceux que nous venons de relater, les troubles fonctionnels se sont surtout montrés du côté du cerveau, de l'estomac et de la peau. Nul doute que les autres organes ne soient en même temps intéressés par l'excès des travaux intellectuels. Le degré de cette influence varie chez les divers individus suivant la faculté mise en action. Cependant l'on peut dire que généralement l'exercice de la mémoire fatigue plus que celui de l'imagination et de la réflexion. La nature des études, l'attitude du corps pendant leur durée, l'état de vacuité ou de réplétion de l'estomac, l'habitude, apportent aussi de grandes différences dans les effets nuisibles des sensations intellectuelles. Du reste, ce qui peut contre-balancer ces effets, c'est le plaisir, la passion qui s'attachent presque toujours aux travaux de l'esprit, excitent le cerveau, doublent son activité, et stimulent même les autres organes. L'amour ou l'ambition animent presque toujours un grand écrivain; et les couronnes de l'amour, les lauriers de la gloire sont pour son imagination, qui embellit les plus belles choses, une conquête dont le prix et l'éclat, enflammant ses désirs et son espoir, lui communiquent ce feu sacré dont parlent les poètes, et qui lui donne une énergie surnaturelle.

Aussi l'effet nuisible des travaux de l'esprit chez les gens de lettres dépend moins de ces travaux eux-mêmes que de certaines passions malheureuses et tristes auxquelles ils sont souvent en proie, de leur amour-propre presque toujours exagéré, et de l'extrême susceptibilité qui en dépend. Ainsi, leur vive sensibilité, la première source de leur talent, est aussi celle du malheur de leur vie. Nous connaissons des écrivains des plus distingués de notre siècle, auxquels leurs succès les plus brillans n'ont jamais causé autant de plaisir que quelques critiques injustes et malveillantes leur ont causé de chagrin. Si nous pouvions donner des conseils à ces hommes illustres, nous leur dirions : Méprisez les attaques impuissantes de l'ignorance orgueilleuse, de la médiocrité jalouse, de la nullité plus jalouse encore. Laissez vos obscurs détracteurs se traîner dans la fange de la calomnie, tandis que dans votre sublime essor vous vous élevez à l'immortalité;

laissez-les réunir leurs clameurs insultantes : l'astre du jour essuya celles d'un peuple barbare. Reposez-vous d'ailleurs du soin de votre vengeance sur l'envie, cette passion envenimée qu'ils portent dans leur sein, cancer impur qui ronge lentement leurs cœurs. Prenez-les seulement en pitié grande, dans votre âme généreuse, vous qui les accablez de tout le poids de votre génie. Ne vous occupez pas d'eux autrement : toutes les pensées d'un grand homme sont dues à l'humanité, qu'il a mission de rendre meilleure et plus heureuse. Continuez donc à doter les hommes de vos nobles écrits, sources fécondes destinées à enrichir leurs cœurs et leurs esprits, s'ils savent y puiser les trésors qu'ils recèlent; parcourez votre carrière brillante, recevant les tributs de l'admiration et de la reconnaissance des gens éclairés et honnêtes, et si vos ennemis veulent arrêter votre char de triomphe, ils seront écrasés sous sa roue.

Mais supposons les gens de lettres garantis de leurs propres passions et des passions des autres, ils doivent cependant, s'ils ne veulent altérer leur santé, éviter l'habitude des études immodérées. Penser est un travail pour le cerveau, et qu'il n'exécute que par la dépense d'une certaine dose de sensibilité : s'il en consume outre mesure, il prive les autres organes de celle qui devait leur être distribuée pour l'exercice de leurs fonctions.

L'étude que nous venons de faire des effets physiologiques des passions sur l'organisation doit nous faire pressentir le grand nombre de maladies dont elles doivent être la source. Il n'y a pas un seul organe qui ne puisse devenir malade sous leur influence. On ne peut pas dire que telle passion produira telle maladie : ses effets varieront suivant les dispositions individuelles. N'en pouvons-nous pas dire autant de toutes les causes des maladies? N'en citons qu'un exemple. Le passage brusque d'une température élevée à une température basse produit, plus fréquemment que tout autre, la phlegmasie de l'appareil respiratoire. Mais lors même que c'est cette inflammation qu'il détermine, chez l'un c'est celle de la membrane pituitaire, chez l'autre celle de la muqueuse bronchique, chez celui-ci celle du

tissu pulmonaire lui-même, chez celui-là celle de la plèvre, dans quelques cas celle de toutes ces parties à la fois. Dans d'autres circonstances, il n'agit nullement sur les voies aériennes ; mais il produit l'inflammation, soit du péritoine, de l'arachnoïde, des synoviales, soit du foie, du rein, soit du cerveau, de l'estomac, etc. ; ou bien il fait naître des hyperdiacrisies dans quelques-uns de ces organes ou dans le tissu cellulaire. Du reste, rien de plus facile à concevoir que ces effets différens de causes identiques. Dans une machine soumise à un effort trop considérable, le ressort le plus faible cède ou se rompt avant tous les autres ; de même dans l'économie, tourmentée par un agent morbifique, l'organe le plus faible, c'est-à-dire le plus voisin de l'état pathologique, résiste le moins et contracte le premier la maladie.

EXPOSÉ DES MALADIES QUI PEUVENT ÊTRE PRODUITES PAR DES CAUSES MORALES.

INFLAMMATIONS.

Cérébrite. — *Causes morales.* La plupart des passions convulsives, la colère, la frayeur, la terreur, etc. ; quelques passions oppressives, la tristesse, l'inquiétude.

Gastrite aiguë. — *Causes morales.* Les passions convulsives et oppressives.

Gastrite chronique, gastro-entérite, gastro-entérite thyphoïde. — *Causes morales.* Les passions tristes et lentes, les travaux de cabinet.

Pneumonite. Les deux auteurs des Nouveaux élémens de Pathologie médico-chirurgicale disent avoir observé plusieurs pneumonites qui leur ont paru s'être développées évidemment sous l'influence d'un chagrin violent et subit. Ils ajoutent : « Cette cause avait-elle agi

seule? Nous avons vainement cherché à en découvrir une autre. Comment agit-elle? Nous l'ignorons. Le fait ne nous en paraît pas moins incontestable. »

Ces auteurs ont raison d'admettre la cause dont ils parlent; mais son mode d'action, qu'ils ne peuvent comprendre, ne nous paraît pas un problème bien difficile. On conçoit très-bien, en effet, comment un trouble du moral, c'est-à-dire de l'innervation, peut rendre malade le poumon, qui, comme tous les autres organes, est sous la dépendance du système nerveux.

Hépatite. — *Causes morales.* Passions oppressives et convulsives.

Ovarite. Quelques auteurs disent que les femmes animées de vives passions y sont le plus sujettes; d'autres prétendent qu'elle attaque particulièrement celles dont le sentiment de l'amour maternel est très-exalté.

Péritonite. Cette maladie, commune surtout après l'accouchement, est souvent, dans ce cas, produite par la colère, la frayeur, une joie excessive, qui, supprimant brusquement l'écoulement des lochies ou la sécrétion du lait, déterminent consécutivement l'inflammation du péritoine.

Arachnoïdite. — *Causes morales.* Les passions tristes, la colère, la frayeur.

Dartres. — *Causes morales.* Le chagrin, la colère, la terreur.

Cataracte. On l'a vue survenir très-brusquement à la suite d'un accès de colère, d'une vive frayeur.

HÉMORRHAGIES.

Hématémèse. — *Causes morales.* La colère, la fureur, une violente passion concentrée.

Hémoptysie. — *Causes morales.* La colère, la fureur.

Rhinorrhagies. — *Causes morales.* Les excès d'études, les passions amoureuses.

Apoplexie. — *Causes morales.* La plupart des passions convulsives, et surtout la colère, une joie vive; les études opiniâtres, qui font du cerveau un centre habituel de fluxion.

Métrorrhagie. — *Causes morales.* Les désirs érotiques trop ardens, la colère, une joie vive, la frayeur surtout, qui agit spécialement sur l'utérus ainsi que sur le foie; quelques passions continues, telles que la jalousie.

NÉVROSES.

Convulsions. — *Causes morales.* Toutes celles des irritations du système nerveux.

Danse de Saint-Guy. — *Causes morales.* La colère, la frayeur.

Catalepsie. — *Causes morales.* La colère, la frayeur, le chagrin, les méditations profondes, les études excessives, l'amour contrarié. J'ai lu, dans *Franck,* un cas fort remarquable de catalepsie extatique chez un jeune Anglais. Celui-ci, extrêmement amoureux d'une jeune demoiselle, et n'ayant pu l'obtenir en mariage, tomba dans une extase violente. Il resta assis tout un jour dans la même posture, de sorte qu'on l'eût pris plutôt pour une statue de cire que pour un homme;

ses membres étaient raides et immobiles. On lui cria aux oreilles que sa maîtresse consentait à l'épouser : il reprit aussitôt ses sens, et se réveilla comme d'un profond sommeil.

Épilepsie. — Causes morales. La frayeur, la colère.

Hystérie. — Causes morales. Une imagination ardente, les désirs amoureux violens, la frayeur.

Palpitations. Toutes les émotions fortes, telles que l'amour, la joie vive, la peur, etc., les font naître constamment ; mais elles se dissipent bientôt. Si les émotions se renouvellent fréquemment, le cœur acquiert une telle irritabilité, que ses battemens s'accélèrent sous l'influence des causes les plus légères : alors les palpitations deviennent presque continuelles.

ASTHÉNIES.

L'asthénie, dans le système nerveux, ressemble à l'épuisement du fluide électrique dans une pile voltaïque qui vient de produire de grands effets. Le collapsus des facultés intellectuelles, après un long travail d'esprit, dans la même circonstance, la diminution ou la perte de la sensibilité d'un organe, l'anaphrodisie prolongée qui suit quelquefois les excès dans les plaisirs de l'amour, ne font-ils pas supposer un épuisement matériel du fluide producteur de l'intelligence, de la sensibilité et des désirs érotiques? Le système nerveux, dans les cas précités, reprend son énergie par le repos, ce qui est en tout conforme aux phénomènes galvaniques. Ces faits sont dignes de toute l'attention des médecins, et leurs conséquences peuvent devenir immenses.

Chlorose. — Causes morales. Les affections tristes, un amour malheureux.

Aménorrhée. — Causes morales. Toutes les émotions fortes et surtout la frayeur.

Nous pourrions rapporter encore un grand nombre de maladies déterminées par les sensations morales, le *cancer de l'estomac et des mamelles*, la *phthisie pulmonaire*, le *scorbut*, et surtout la *nostalgie*, le *spleen* des Anglais et la *folie*. A l'occasion du traitement moral, nous parlerons de ces trois dernières maladies.

Disons enfin que les causes morales peuvent causer des troubles fonctionnels dans tous les organes, et que dans toutes les maladies elles peuvent faire naître des complications dangereuses ou funestes.

Avons-nous besoin de faire remarquer que, lorsque nous avons assigné telle cause morale à telle maladie, nous n'avons pas prétendu qu'une autre cause morale ne produisait pas cette même maladie? Nous avons signalé seulement celle qui nous paraissait la produire le plus fréquemment, d'après les observations citées par les auteurs ou recueillies par nous-même.

Rapportons quelques exemples d'accidens produits par certaines passions.

Kerkring raconte qu'une pauvre femme, n'ayant pu obtenir l'aumône d'une grande dame, lui dit qu'elle mourrait dans six mois. Au bout de ce terme, la grande dame fut frappée d'une telle frayeur qu'elle mourut en effet.

Une femme de quarante ans plaidait contre une autre femme de cinquante ans. Celle-ci, voyant son procès perdu, cita son adversaire dans la vallée de Josaphat, et cessa de vivre peu après. La femme citée mourut aussi de frayeur, au rapport d'Hoyerus.

On se rappelle que le pape Clément V ordonna la suppression des Templiers, à la sollicitation de Philippe-le-Bel. Jacques de Molay, maître de l'ordre, et Guy, grand-prieur de Normandie, furent condamnés à être brûlés vifs sur la place Dauphine de Paris, le 11 mai 1312. Au milieu des flammes, dit Anquetil, et jusqu'au dernier soupir, ils protestèrent contre l'iniquité de la sentence qui les condam-

nait, et citèrent le pape et le roi devant le tribunal du Souverain juge, le premier dans quarante jours, et le second dans l'année. Clément et Philippe, qui connaissaient l'innocence des Templiers, furent tellement effrayés de la prédiction, qu'ils moururent au terme marqué par leurs victimes.

Voilà des événemens qui peuvent s'expliquer au gré des préjugés de chacun, mais dont la crainte, surtout lorsqu'elle se joint aux remords, doit être considérée comme la cause la plus probable.

Qui ne sait que l'on rend une personne malade en lui faisant craindre de le devenir, ou bien en la persuadant qu'elle l'est en effet? En voulez-vous un exemple?

L'an dernier, un médecin de Bordeaux, égayé par le champagne, parie de rendre malade telle personne qu'il voudra. Le lendemain, notre docteur se dirige vers une petite ville voisine, donne des instructions dans toutes les auberges de la route, ainsi qu'à plusieurs individus qu'il poste çà et là. Arrivé à la petite ville, il charge un commissionnaire d'une lettre pour Bordeaux, et le fait partir immédiatement. Au bout d'une lieue, celui-ci rencontre un messager de sa connaissance, qui lui demande avec un air d'inquiétude s'il n'est point malade. — « Nullement, je me porte à merveille. — Pourtant tu as bien mauvaise mine. » A la première auberge où il entre, on lui fait la même question, en renchérissant encore. « N'allez pas plus loin, monsieur, lui dit-on, vous pourriez mourir en route faute des secours dont vous auriez besoin. » Notre homme s'inquiète, cependant il se remet en marche. Bientôt un inconnu s'arrête comme frappé à sa vue, et s'écrie : « Vous allez vous trouver mal, monsieur! Prenez mon bras, monsieur! — En effet, dit-il, je ne me sens pas bien; mais j'aurai la force d'arriver à l'auberge voisine. » A peine y est-il arrivé que chacun s'empresse autour de lui, et que le maître, sans même lui parler, s'écrie : « Vite, qu'on bassine un lit à monsieur! Courez chez le médecin! » L'Esculape du village vient en effet, et on l'instruit en secret de la conspiration. Il lui semble plaisant de se mettre de la partie; mais il est effrayé en trouvant le malade dans une fièvre ar-

dente. Enfin le docteur de Bordeaux arrive, et révèle le complot. Il était temps ; car, quelques instans plus tard, le patient aurait payé de sa vie l'expérience de la Faculté. Nous permettra-t-on d'ajouter, pour qu'on donne l'absolution à notre confrère des bords de la Garonne, que l'argent du pari, quoique assez considérable, fut remis en entier au commissionnaire, qui, à ce prix, se consola de s'être laissé donner la fièvre?

Dans l'effroi, l'épouvante, la commotion peut être assez forte pour tuer immédiatement. Du haut de la chaire évangélique, la voix menaçante de saint Pierre alla, comme un coup de foudre, frapper Ananie et Saphire, et les fit expirer à l'instant même.

Une passion dont l'influence, dans la production d'un grand nombre de maladies, est plus puissante qu'on ne le croit vulgairement, c'est l'imitation. *Falconer*, médecin anglais, rapporte qu'une femme ayant été prise pendant la messe d'un accès d'hystérie, les symptômes de cette névrose se manifestèrent en moins de cinq minutes chez six autres femmes témoins de cette attaque. *Thouret* et *Bailly* rapportent qu'en 1780, lors de la cérémonie de la première communion, dans l'église de Saint-Roch, à Paris, une jeune fille ayant eu des convulsions, celles-ci se communiquèrent en une demi-heure à cinquante ou soixante jeunes filles de douze à dix-neuf ans.

L'on connaît les progrès de l'épilepsie imitative chez les enfans de Harlem, dont parlent les biographes de *Boërhaave*. En 1552, il y eut à Rome une épidémie de possédés (démoniaques), qui s'étendit à quatre-vingt-quatre individus, par une sorte de contagion morale, par la force de l'imitation.

L'histoire des religieuses de Louviers, auxquelles le parlement de Rouen fit le procès en 1644, prouve également le pouvoir de l'imitation, surtout lorsqu'elle agit sur l'imagination de personnes façonnées à tout croire sans rien raisonner.

Les directeurs de ces vierges du monastère les faisaient s'approcher de l'autel de la communion n'ayant d'autre habillement que celui d'Adam et d'Ève lorsque leur pudeur n'avait pas encore senti le be-

soin de se couvrir de feuilles de figuier, dans le but, leur disaient-ils, d'imiter l'innocence de nos premiers parens. Du reste, ces apôtres prêchaient l'exemple, et lorsqu'ils faisaient communier les religieuses, ils imitaient aussi de la même manière l'innocence de nos premiers parens. Mais les meilleures intentions ont souvent les effets les plus funestes, et il arriva que l'imagination de ces pauvres filles, travaillée par de tels spectacles, les rendit convulsionnaires (hystériques), et que leur exemple, frappant les autres sœurs, leur communiqua la même maladie. Le mal devint si contagieux qu'il s'étendit à un grand nombre de communautés. Boulai et Picard, qui avaient aspiré, avec les religieues, à l'innocence de nos premiers parens, ne parurent pas aux yeux du parlement l'avoir conquise, car ils furent condamnés, le premier, à être brûlé vif, le second à être étranglé.

L'amour-propre, chez les personnes d'une vive sensibilité, peut produire, lorsqu'il est vivement atteint, des effets bien désastreux.

L'an dernier, le concours de l'Institut pour le grand prix de composition musicale fut marqué par un exemple bien funeste des effets de l'amour-propre blessé. Au nombre des concurrens était le jeune Lagrave, artiste de la plus haute espérance, âgé de vingt ans; il avait remporté, l'année précédente, un premier second grand prix, et tout annonçait, de l'aveu même de ses professeurs, qu'il triompherait cette fois de tous ses concurrens. Plein d'espoir, il s'était rendu à l'Institut, pour assister à l'exécution de sa scène, et au jugement préparatoire de la section de musique. Au moment où il fut appelé avec les autres concurrens pour entendre le résultat du jugement, il éprouva, en apprenant que le prix lui était refusé, une telle secousse morale qu'elle l'emporta après trois heures de souffrances.

L'étude que nous avons faite de la nature du moral, de son action physiologique, des troubles fonctionnels et des maladies qu'il produit, doit nous donner la mesure de son importance dans le traitement de ces dernières, et nous indiquer la direction qu'il convient

alors de lui donner pour contribuer à leur guérison ou prévenir de fâcheuses complications.

Le traitement moral était connu des anciens. Dès la plus haute antiquité, l'art de guérir fut confié aux ministres des autels, et plusieurs temples étaient fameux pour les guérisons qui s'y opéraient. Les purifications, les marches processionnelles, les longs voyages qu'ils ordonnaient dans un but thérapeutique, la salubrité qu'ils attribuaient aux lieux sacrés, prouvent qu'ils comprenaient l'influence du moral sur le physique.

Dans tous les temps, et chez toutes les nations, on a vu diverses pratiques mystérieuses enfanter une foule de guérisons. Les magiciens d'Égypte opéraient des cures réputées miraculeuses; Salomon avait composé des charmes contre les maladies. Les fameux mots *abraxas abracadabra* ont long-temps guéri, parce qu'ils exprimaient, disait-on, des choses sacrées en langage secret de la Chaldée. Les premiers chrétiens, d'après Tertullien et Cyprian, avaient un empire suprême pour exorciser les démons. Josèphe vit dans l'armée de Vespasien un juif nommé Éléazar, qui guérissait les démoniaques en mettant dans leurs narines certaine racine indiquée par Salomon (*convallaria polyganatum*); il conjurait le diable par les vers du même roi, et le forçait à lâcher prise. Or, l'on sait que chez les Orientaux toute maladie nerveuse était regardée par le vulgaire comme le résultat de l'introduction de quelque démon dans l'économie. A une époque plus récente, l'anneau de saint Édouard, roi d'Angleterre, la sainte épine à Port-Royal, du temps de Pascal, ont opéré des guérisons qui ont passé pour des miracles. Et quel siècle fut jamais plus fertile en miracles de ce genre que le siècle dernier? On en vit un nombre considérable au tombeau du diacre Pâris, et Gassner, par ses pratiques religieuses, en opéra un nombre plus grand encore.

De nos jours, par des pratiques analogues, le prince de Hohenlohe et madame de Saint-Amour obtiennent de pareils succès. Ces guérisons sont incontestables. Comment les expliquer? par le pou-

voir du moral. En effet, toutes sont relatives à des névroses ou à des maladies chroniques. On conçoit très-bien comment les premières cèdent à une heureuse modification du moral, qui, rétablissant l'harmonie dans le système nerveux, rétablit aussi celle de ses fonctions. Il est également facile de comprendre comment les secondes, entretenues souvent par l'inquiétude, la tristesse et autres passions oppressives et débilitantes, guérissent sous l'influence de passions expansives, dont nous connaissons les effets salutaires sur l'économie. Tous ces faiseurs de miracles commandent la confiance aux simples par l'ascendant d'une vertu réputée sublime, et remuent fortement les imaginations par un appareil de moyens imposans. Pour en faire mieux juger, disons un mot de Gassner et de la manière dont il opérait. *Ab uno discite omnes.*

Gassner, né à Braz, en Souabe, sacré en 1750, persuadé, disait-il, qu'il y a un grand nombre de maladies produites par l'esprit malin, et que le caractère dont il était revêtu lui donnait le pouvoir de guérir les démoniaques, voulut se livrer aux exorcismes. Voici comment il opérait : placé entre une fenêtre à gauche et un crucifix à droite, le visage tourné vers les assistans, affublé d'une ceinture noire, d'une étole rouge au cou, ainsi que d'une chaîne d'argent d'où pendait une croix contenant, à ce qu'il disait, un morceau de celle du Sauveur, il faisait mettre devant lui le malade à genoux, lui demandait son nom, son pays, la maladie dont il se plaignait; ensuite il l'exhortait à la foi en Jésus-Christ, touchait la partie souffrante, soit avec l'extrémité du doigt, soit avec celle de sa ceinture, puis il commandait au nom du fils de Dieu à la maladie de se montrer, secouant aussitôt la tête du malade, parfois la lui frottant fortement ainsi que la nuque, ce qui devait favoriser l'afflux du sang vers le cerveau et l'excitation pour l'extase. Si, à ses ordres, le démon suscitait promptement la maladie, c'était l'indice d'une foi sincère; mais, s'il tardait à obéir ou n'obéissait que faiblement, c'était la preuve d'un manque de foi ou d'une maladie naturelle. Il commençait ainsi le traitement pour reconnaître si le mal était diabolique, naturel ou

mixte. Il distinguait d'ailleurs les affections produites par l'ange ténébreux en *possessions*, dans lesquelles celui-ci régnait en souverain maître; en *obsessions*, caractérisées par des tourmens malins; et en *circumsessions*, accompagnées seulement d'atteintes plus faibles. On voit, d'après cela, que le rusé thaumaturge ne négligeait rien pour rejeter ses insuccès ou ses demi-succès sur la nature de la maladie. Toutefois, par ces pratiques, il opéra tant de cures miraculeuses, et celles-ci lui valurent une si grande réputation, qu'il se rendait par an quatre à cinq cents malades à son presbytère de Closterle. Leur nombre devint encore bien plus considérable lorsqu'il se fut retiré à Ratisbonne, sous la protection du prince évêque de cette ville. L'on dit en avoir vu alors jusqu'à dix mille campés sous des tentes, nombre probablement exagéré.

Quelqu'un prétendrait-il que la sainteté de Gassner, du prince de Hohenlohe et de madame de Saint-Amour a pu seule produire les guérisons qu'ils ont obtenues? Mais les saints personnages ne sont pas les seuls auxquels le ciel accorde le don de pareilles guérisons. Mesmer et Cagliostro le possédaient aussi au plus haut degré; et cependant jusqu'ici personne, que je sache, n'a eu l'idée de canoniser Mesmer et Cagliostro. Si l'on s'en avisait, nous dirions : Il n'y a pas de saints possibles hors du sein de l'Église catholique, apostolique et romaine : or, les magiciens d'Égypte, les prêtres d'Esculape, ceux d'Apollon n'appartenaient pas à celle-ci, et cependant ils faisaient de semblables miracles. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, Apollonius de Thyane, philosophe pythagoricien, opéra par ses prestiges des guérisons si merveilleuses, que Hiéroclès, autre philosophe, qui florissait sous Dioclétien, ne craint pas, dans un écrit intitulé *Philolète*, de comparer Apollonius à Jésus-Christ. L'empereur Caracalla, qui le regardait comme une divinité, lui fit élever un temple.

Je sais que *Becher* et *Pomponace* furent jadis taxés d'impiété, accusés même d'être les ennemis du catholicisme, pour avoir refusé le titre de miracles à certaines cures obtenues par de pieux personnages

de leur temps. Quant à nous, nous croyons que celui qui, pour faire sortir du néant toute la création, n'a eu qu'à vouloir, peut bien aussi, quand il lui plaît, guérir un homme; mais nous ne reconnaîtrons le même pouvoir au prince de Hohenlohe et à madame de Saint-Amour que lorsqu'ils auront obtenu la consolidation subite d'une fracture bien constatée, ou la prompte guérison d'une phthisie pulmonaire, aussi franchement caractérisée que celle qui fit périr il y a quelque temps à Lunéville la belle-sœur du vénérable prélat dont nous parlons en ce moment.

Témoins des guérisons résultant des pratiques de religion, et des jongleries des charlatans, les médecins de tous les siècles se sont plutôt occupés d'en nier l'existence que d'en rechercher la cause pour en faire d'utiles applications à leur art. Cette cause, nous la connaissons aujourd'hui : nous savons qu'une foule de maladies nerveuses peuvent céder à des secousses morales, soit spontanées, soit provoquées par l'art ; nous savons que beaucoup de maladies chroniques, produites ou entretenues par des passions tristes et débilitantes, sont soulagées ou guéries par des passions expansives, qui rendent au système nerveux son énergie. Il existe même certaines maladies où le traitement moral peut seul être utile.

Ainsi, cette jeune fille que vous admiriez naguère si vive, si joyeuse, avide de fêtes, dont elle faisait le plus bel ornement, parée de tout l'éclat et de toute la fraîcheur de la santé la plus florissante, vous la voyez maintenant dans l'inaction, l'apathie, la solitude ; la face pâle, plombée, les lèvres décolorées, les yeux mornes, triste fantôme d'elle-même. Vous cherchez vainement la cause matérielle d'un mal si profond : vous devez alors deviner aisément sa véritable source, lors même qu'elle voudrait vous la céler. Son cœur si riche de sensibilité s'est ouvert sans doute aux charmes d'un sentiment délicieux : elle a senti qu'elle aimait, et elle avait un bonheur immense, l'espoir d'un plus grand encore. Son bonheur n'était qu'un songe, qui a fini trop tard, lorsqu'il était devenu l'âme de sa vie. Mais vous, homme de l'art, dont on vient réclamer le secours, irez-vous employer des

moyens pharmaceutiques ? Non, assurément. Le traitement moral vous offre seul des ressources ; vous le dirigerez mieux que je ne saurais vous l'indiquer ; le succès sera difficile sans doute, mais sans vos ingénieux efforts, cette jeune fille va périr dès son printemps, ayant eu l'éclat et la durée éphémère de la fleur qui doit orner sa tombe : vos soins éclairés, vigilans, infatigables, peuvent la dérober au trépas, et la conserver à l'orgueil, à la tendresse et au ravissement d'une mère dont vous serez béni.

Dans la nostalgie, qui est aussi une maladie des facultés affectives, et si grave que, selon *Ramazzini*, sur cent soldats qui en étaient attaqués dans un camp, à peine pouvait-on en arracher un à la mort ; dans la nostalgie, disons-nous, le traitement moral offre seul encore des chances de succès. Dans cette affection, quelquefois une circonstance peu importante en apparence peut, en faisant retrouver au nostalgique quelque chose de son pays, le rappeler à la vie des bords du tombeau. Prouvons-le par un exemple.

Ce nostalgique, c'est un jeune Indien, volé à ses forêts dans la fleur de ses ans, pour être jeté dans notre état social comme dans une prison. Il regrette son beau climat, ses courses vagabondes, ses bois ayant toujours des fleurs et des fruits, ses fleuves d'une délicieuse fraîcheur, ses compagnons au cœur franc et généreux, ses jeunes compagnes, sa liberté sans bornes ; et pareil à la plante exotique qui germa sous un ciel doux dans un terrain fertile, et qui, transportée dans de froides régions sur un sol plus ingrat, languit et meurt, il a vu sa jeunesse se flétrir au milieu de l'atmosphère corrompue de notre civilisation, et la flamme de l'humanité s'éteindre dans son cœur, au milieu du froid égoïsme qu'il a trouvé tout autour de lui. Ses yeux sont mornes, presque immobiles, les mouvemens de son cœur faibles, perceptibles à peine ; la chaleur abandonne ses membres. Dans cet état voisin de l'agonie, faites-lui voir une plante de son pays, exilée comme lui sur un sol étranger : sa main défaillante la saisit avec avidité, il la couvre de baisers et de pleurs. Mille tendres souvenirs, mille émotions délicieuses naissent en foule dans son cœur,

raniment ses mouvemens, et le font battre de bonheur encore. Son regard n'a plus sa fixité ; il ne peut se rassasier de voir cette plante chérie ; la lui ravir, ce serait lui arracher la vie. Faites-la végéter près de lui ; qu'il puisse savourer sa vue, comme l'amant celle de sa maîtresse qu'il adore, et qu'il vient de revoir, croyant l'avoir perdue. En même temps, donnez-lui l'espoir d'un retour prochain dans sa patrie, et celui que vous voyiez naguère s'avancer à grands pas vers la tombe reprendra le chemin de la vie; bientôt il aura retrouvé son ancienne vigueur.

Dans la folie, ne voit-on pas aujourd'hui les plus beaux résultats couronner le traitement moral, que *Pinel* et M. *Esquirol* ont eu la gloire d'établir les premiers parmi nous? Avant ces hommes célèbres *Cœlius Aurélianus* avait entrevu le parti qu'on pouvait en tirer dans ces sortes de maladies. Il cite plusieurs guérisons qu'il a dues à ce moyen, et il dicte même des préceptes assez sages sur la manière de s'en servir. Mais il est probable que les deux médecins français ont été plutôt inspirés par leur génie d'observation que par *Aurélianus*, enfoui dans la poussière des bibliothèques.

Nous avions le projet de consacrer dans cette dissertation un article spécial à la nature de la folie produite par des causes morales, et au traitement qui nous paraît le plus convenable dans ces cas. Nous avions également le dessein de parler du spleen, maladie très-intéressante dans l'histoire du moral, et qui, comme l'a fait observer Montesquieu, offre chez les Anglais ce caractère particulier, qu'ils se tuent au sein de tous les biens, dans une position enviée des autres hommes, mais parce qu'ils sont blasés sur toutes les jouissances par la continuation non-interrompue d'un bonheur uniforme, devenu pour eux un tourment insupportable. Le temps ne nous a pas permis d'achever ce que nous avions commencé sur ces deux affections.

Dans les maladies chroniques, les passions expansives, secondées dans leurs heureux effets par les principales ressources de l'hygiène, ne sont-elles pas le plus souvent la médication la plus efficace? *Tronchin*, dont les succès dans ces sortes de maladies furent si brillans,

n'avait pas d'autres recettes ; ses cures prodigieuses, qui lui valurent une si haute réputation, étaient dues à la confiance qu'il savait inspirer et aux situations morales avantageuses dans lesquelles il savait placer ses malades.

Dans les maladies aiguës elles-mêmes, l'état du moral est d'une importance bien plus grande qu'on ne le croit ordinairement. Combien de fois des maladies de ce genre, qui semblaient ne devoir offrir aucune complication et se terminer favorablement, se sont-elles tout à coup aggravées, sont même devenues funestes sous l'influence d'un trouble moral, imprudemment excité, soit par le médecin, soit, et le plus souvent, par une autre personne !

La plupart des familles catholiques réclament l'assistance d'un ministre du culte pour leurs proches atteints de maladies graves. Loin de moi l'idée de blâmer ces pieux usages ; mais je veux signaler ce que l'administration intempestive, mal dirigée des secours religieux, peut avoir pour les malades de fâcheux ou de funeste. Supposez que dans une affection aiguë où les forces morbides luttent avec effort contre les forces vitales pour les détruire, où la vie et la mort, aux prises l'une avec l'autre, se disputent avec une égale puissance la possession d'un homme, qui cependant conserve ses facultés intellectuelles, et se soutient contre le mal violent dont il est attaqué en retrempant son courage dans vos promesses de guérison ; supposez, dis-je, qu'alors un prêtre, plus rempli de zèle pour son état que de lumières pour ce qui concerne le vôtre, vienne, en lui faisant entrevoir la fin prochaine dont il est menacé, faire naître dans son âme le trouble, l'inquiétude, l'effroi, les noires images de la mort, et toutes les affreuses idées auxquelles est en proie le malheureux qui croit voir la tombe pour l'engloutir; eh bien ! ne croyez-vous pas que par ces coups terribles, portés à son système nerveux, le désordre de toutes les fonctions, auxquelles celui-ci préside, va s'accroître, le mal redoubler d'énergie, la lutte cesser d'être indécise, et la nature être vaincue par la maladie?

Dans d'autres affections moins graves, la même imprudence, sans en-

traîner des suites aussi funestes, ajoute à la souffrance physique la souffrance morale, et rend ainsi la maladie plus longue et plus douloureuse.

Voulez-vous donc, me direz-vous, que les prêtres n'approchent point de vos malades? Qu'ils en approchent, mais avec circonspection. Ainsi, sont-ils par la volonté secrète des parens près d'un malade qui n'a point requis les secours de leur ministère : qu'ils sachent avec adresse lui faire réclamer ce qu'ils viennent eux-mêmes offrir, et qu'ils paraissent ne céder qu'à ses instances lorsqu'ils les auront provoquées, afin que celui-ci ne s'imagine pas que c'est le danger imminent où il se trouve qui lui amène un prêtre. Sont-ils appelés par le malade lui-même, qui croit sa vie en péril : qu'ils lui laissent penser que s'ils se rendent à ses vœux, c'est dans l'intérêt de sa tranquillité, et que sa maladie doit se terminer heureusement. Enfin, pour ne point inquiéter un malade, ils prendront des précautions variables suivant son état moral, ses habitudes religieuses, et suivant une foule de circonstances trop longues à développer ici, mais dont leur sagacité devra faire la distinction. Dans tous les cas, qu'ils se gardent de l'effrayer, et de lui parler de mort, s'ils ne veulent s'exposer à la produire chez lui. Mais que parmi les grandes et belles vérités, dont la religion est si riche, ils choisissent, pour les lui faire entendre, celles qui sont le plus propres à soutenir ou relever son courage, et que, fidèles à leur mission sublime, dont l'un des plus glorieux attributs est de consoler ceux qui souffrent, ils ne rendent pas leur ministère l'antagoniste du nôtre, mais son puissant auxiliaire.

Toutes les personnes qui approchent des malades doivent faire la plus grande attention pour ne point les alarmer. Ils étudient dans tout ce que vous dites, dans tout ce que vous faites votre opinion sur leur état. Afin de la mieux savoir, ils affectent souvent pour la mort une indifférence qu'ils sont loin d'avoir. « Avouez-nous franchement, vous disent-ils, ce que vous pensez sur le danger de notre maladie, nous sommes tout à fait résignés à notre sort. » Ces malades ne disent pas la vérité, et cherchent à vous tromper. Le mensonge est aussi un des symptômes des maladies. Pour vous, ne soyez pas dupe de leur

ruse, dont vous les puniriez cruellement par votre franchise, en leur apprenant qu'ils sont dans une position grave.

On serait dans une erreur grande, si l'on s'imaginait que l'influence morale ne s'étend qu'aux maladies comprises sous l'absurde dénomination de maladies internes, et qu'elle n'existe pas dans celles dites, non moins improprement, maladies externes. Les chirurgiens de nos armées ont toujours observé qu'après une défaite, toutes choses égales d'ailleurs, ils perdaient un bien plus grand nombre de leurs blessés qu'après une victoire, et qu'alors aussi les convalescences étaient beaucoup plus tardives et plus lentes. L'un des meilleurs observateurs de notre siècle, M. *Dupuytren*, fait remarquer que si, dans la chirurgie militaire, les succès sont plus nombreux que dans la chirurgie civile, cette différence tient, en grande partie, à celle de l'état moral dans les deux cas. Le soldat à qui l'on va pratiquer une amputation vous demande comment il gagnera sa vie, privé d'un membre. On lui répond, ce qui toujours s'exécute, qu'il aura une pension ou les Invalides. Le bourgeois, dans nos hôpitaux, en pareille circonstance, fait aussi la même question; mais il n'obtient pas la même réponse. Ainsi, après l'amputation, l'un est tranquille, l'autre inquiet sur son avenir.

Les opérations qui compromettent le moins la vie par des causes physiques deviennent souvent funestes par des causes morales. Les individus que certaine amputation prive du rapport le plus intime des sexes, succombent presque toujours à l'abattement et à la mélancolie qui suivent constamment cette opération. Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qui connaît tous ces faits, s'occupe beaucoup du moral de ses malades : aussi personne n'est-il plus heureux que lui dans sa pratique.

Du reste, l'influence des sensations morales varie dans toutes les maladies suivant le caractère des individus, leur éducation, leur constitution; mais qu'on ne s'imagine pas la rencontrer seulement chez ceux dont le moral paraît bien développé, cultivé, et le système nerveux très-impressionnable : souvent des individus qui semblent

n'avoir de l'homme que son enveloppe corporelle, sans un seul rayon du souffle divin qui l'anime, jouissent d'une sensibilité profonde, cachée sous des dehors qui ne sont restés grossiers que faute d'avoir été polis par l'éducation.

Le moral des enfans ne doit pas non plus être négligé dans leurs maladies. J'ai vu des praticiens s'expliquer, en présence d'enfans de six à sept ans, presque sans aucune réserve sur le danger de leur position, s'imaginant sans doute que ces petits êtres n'étaient ni capables de les comprendre ni susceptibles de craindre vivement la mort. Ces praticiens commettaient une faute grave : car les enfans de cet âge, surtout ceux qui sont cultivés, saisissent bien ce qu'on dit sur leur état, et chez eux la crainte de la mort n'est peut-être ni moins vive ni moins nuisible que chez les adultes.

Ainsi la direction du moral chez tous les malades est d'une grande importance; des médecins de diverses époques l'ont comprise, quoique la science soit aujourd'hui si peu avancée sous le rapport du traitement psychologique. *Galien*, qui avait médité sur les plus hautes vérités de notre art, *Galien*, le plus grand philosophe comme le plus grand médecin de son siècle, avait appelé l'attention des médecins sur les avantages de la direction convenable du moral dans les maladies. *Sthall* a fait graver sur le frontispice de l'un de ses principaux ouvrages (*Ars sanandi expectatione*) un médecin philosophe placé entre un malade qu'il console, dont il relève le courage par la confiance qu'il lui inspire, et un pharmacien armé de toutes pièces, qu'il repousse avec dédain. *Boërhaave*, *Morgagni*, *Franck*, *Alberti*, *Gaubius*, nous paraissent aussi avoir compris toute la puissance du moral dans l'état de santé ou de maladie : il ne manquait à ces grands hommes que d'en connaître la nature. MM. *Chomel* et *Dupuytren*, dont nous avons suivi spécialement les cliniques si justement célèbres, MM. *Alibert*, *Andral*, *Broussais*, *Marjolin*, *Richerand*, *Bérard*, dont nous avons entendu les savantes leçons, s'occupent avec le plus grand soin de bien gouverner le moral durant le cours des maladies.

Dans chacune de celles-ci, il importe de constater l'état psychologique

aussi bien que l'état physique. L'œil du médecin doit pénétrer dans le cœur de son malade, pour y découvrir ses désirs, ses passions, parfois des regrets cuisans, des chagrins dévorans, une ambition trompée, des haines et des jalousies furieuses, des sollicitudes et des craintes de diverses espèces. *Bouvard*, un jour, donna sous ce rapport l'exemple d'une sagacité peu commune, et d'une générosité moins commune encore. Appelé par un banquier avec lequel il était lié d'amitié, dit *Corvisart*, qui rapporte ce trait, il le trouva dans une fièvre brûlante, dans une agitation et une anxiété extrêmes. Cherchant vainement la cause physique d'un mal si violent, *Bouvard* crut en découvrir la véritable source, c'est-à-dire une affection morale. Le banquier avoua, en effet, qu'un embarras momentané et le besoin urgent d'une somme de 30,000 fr. l'avaient sans doute mis dans la position où il le trouvait. *Bouvard* rentra chez lui, s'empressa d'envoyer à son ami la somme qui lui manquait, et guérit ainsi son malade.

Le médecin ne peut pas toujours détruire ainsi la cause matérielle qui agit sur le moral : pour cela, il lui faudrait souvent plus de puissance encore que de talent. Mais cet empire, qu'il serait si désirable qu'il pût exercer sur le monde extérieur, il doit l'avoir sur lui-même. L'expression de sa physionomie, ses moindres paroles, ses intonations les plus délicates, tous ses mouvemens, tous ses gestes les plus insignifians dans d'autres circonstances, sont étudiés avec soin par le malade, comme ceux d'un juge dont un criminel cherche à deviner par avance la sentence d'où dépend sa vie. Un mot qui, par distraction, lui échappe, un regard qui a laissé percer son inquiétude, une trop grande solennité d'exploration dans le nouveau mode d'auscultation et de percussion des régions thoraciques ou abdominales, rien de tout cela n'est indifférent pour entretenir ou troubler la sécurité et l'espérance des malades, pour prévenir ou faire naître des complications dangereuses et quelquefois funestes.

Tous les médecins n'ont pas certainement assez de sagacité et de présence d'esprit pour ne jamais faire de fautes dans des choses si délicates, et pour parler convenablement à un cœur blessé ou malade ;

pour cela il faut savoir saisir les nuances si fugitives des caractères et des passions. Les médecins qui n'ont pas ces qualités peuvent, jusqu'à un certain point, les remplacer par la simplicité des manières et la bonté du cœur. D'autres, qui manquent de tous ces avantages, se moquent de tant de raffinement, et affectent une dureté, et même, disons-le, une brutalité qu'ils prennent pour le cachet d'un talent supérieur, et regardent comme le moyen le plus sûr de conduire leurs malades à leur gré. Cette rudesse ne peut agir avantageusement tout au plus que sur quelques êtres pusillanimes, et d'une nature brute comme les manières de tels médecins. Mais l'on peut dire que dans notre pays, où la civilisation fait chaque jour des progrès, une politesse affectueuse, une fermeté tempérée par la douceur, une bonté sans affectation, un extérieur qui annonce l'intérêt, la sympathie du médecin pour ses malades, sont des avantages précieux pour exercer convenablement l'art de guérir dans toutes les classes de la société.

Nous ne chercherons pas à tracer ici les règles du traitement moral qui convient à chaque maladie. Sans compter que le temps nous manque pour un semblable travail, nous avouons avec franchise notre incapacité pour son exécution. Du reste, ce traitement exige un nouveau calcul, de nouvelles combinaisons, un nouveau problème à résoudre dans chaque affection et chaque individu. L'on en trouvera d'ailleurs les bases dans la connaissance approfondie du moral, et celle des effets physiologiques de ses diverses modifications, que nous avons étudiés.

Une chose qu'il importe de bien connaître pour diriger convenablement le traitement moral, c'est qu'il existe dans chaque individu une certaine dose de sensibilité qui ne peut augmenter dans un point de l'économie sans diminuer dans un autre. *Hippocrate*, qui voyait de haut et de loin, avait établi ce principe général si fertile en résultats pratiques, et qui contient lui seul presque toute la thérapeutique : Δυω πονων αμα γινομενων, μη κατα τον αυτον τοπον ο σφοδροτερος αμαυροι τον ετερον. Aujourd'hui nous pouvons nous élever à cette généralisation encore plus large : *Lorsque deux affections vives, soit*

physiques, soit morales, ou bien l'une physique, l'autre morale, se rencontrent à la fois chez un même sujet, l'une d'elles s'accroît constamment aux dépens de l'autre, qu'elle détruit souvent, et qu'elle altère toujours.

L'on pourrait écrire des volumes pour commenter cette seule proposition.

Dans toutes les maladies, écartez, autant que possible, toutes les passions convulsives et oppressives, excepté dans quelques névroses, où, suscitées avec discernement, elles peuvent amener des crises salutaires; mais constamment efforcez-vous d'entretenir les passions expansives. Vous saurez, suivant le cas, celles de ces dernières que vous devez éveiller de préférence. Chez une jeune mère, dont nous allons donner un peu plus loin l'observation, nous cherchions à exciter convenablement l'amour maternel, ce mélange si touchant de tendresse et d'amour, de sollicitude et de ravissement, si admirablement représenté par Raphaël dans la *Madona della Sidia*, dans ce modèle parfait, qui offre, avec l'expression fidèle des sentimens dont se compose l'amour maternel, la réunion la plus heureuse de la grâce, de la bonté, de l'amabilité.

Les affections tendres sont très-utiles chez tous les malades. Des guérisons presque miraculeuses ont été opérées par la vue soudaine d'un ami. Amitié! amitié sainte! feu pur et sacré! rayon vivifiant de l'auteur de toutes les existences! combien de fois ta flamme céleste n'a-t-elle pas ranimé la vie presque éteinte dans des cœurs faits pour te sentir!

Tous les hommes n'ont point d'amis, mais tous ont l'espérance! L'homme ne vit qu'en espérant: s'il n'espère plus, il meurt. Qui pourrait dire tous les bienfaits de l'espérance? Espérance divine, seule richesse du pauvre, trésor le plus précieux du malade, présent le plus beau du ciel à la terre, toi seule compenses tous les maux qui nous affligent! ton miroir magique nous fait voir, au milieu des plus cruelles souffrances, un avenir de repos et de bonheur; au milieu d'une maladie nécessairement funeste, le retour de la santé la plus florissante, et même au bord de la tombe, une longue suite d'années de vie se déroulant à nos regards qui vont s'éteindre! Vous, chargés de la

mission sublime de soulager ceux qui souffrent, lorsque votre art conservateur ne peut plus les guérir, entretenez donc, entretenez jusqu'au dernier instant cet heureux sentiment, afin que la dernière pensée de l'homme qui va quitter son séjour terrestre ne soit pas une pensée amère, mais celle de l'espérance!

Nous terminerons par quelques observations où le traitement moral nous a paru avoir part aux succès que nous avons obtenus.

Ire. obs. Une femme de vingt-quatre ans, d'une constitution médiocrement forte, d'un système nerveux très-impressionnable, mère de deux enfans dont la plus jeune n'a que quinze mois, est affectée depuis environ quatre-vingts jours d'une gastro-entérite, produite par un allaitement trop abondant et trop prolongé. La maladie dans tout son cours n'a développé que peu de symptômes généraux ; accompagnée d'abord d'accélération du pouls, d'augmentation de la chaleur, elle ne présente plus ces phénomènes; mais la douleur abdominale, quoique faible, la rougeur assez intense de la langue, la céphalalgie, qui est peu vive, persistent au même degré. Depuis deux semaines les nausées sont continuelles ; les boissons, prises avec répugnance et en très-petite quantité (environ une livre par jour), sont presque toutes rejetées par le vomissement; la petitesse extrême du pouls, la grande faiblesse de la malade, son marasme effrayant, le refroidissement des extrémités, tout annonce que le peu de force qui lui reste doit être bientôt consumé par l'inflammation lente fixée sur les organes digestifs. Les yeux, enfoncés dans leurs orbites et entourés d'un cercle bleuâtre, expriment l'anxiété et l'abattement ; du reste, depuis le commencement de la maladie, les inquiétudes ont été vives et continuelles. Cette jeune femme connaît tout le danger de sa position, et le voit avec effroi ; depuis deux jours elle fait à chaque instant venir près d'elle ses deux filles : sa main débile retrouve des forces pour leur prodiguer des caresses qu'elle croit être les dernières, et sa voix presque éteinte se ranime pour faire ses adieux à ses enfans, qui ne se souviendront pas seulement, dit-elle, d'avoir connu leur mère. Traitée par

des médecins dont elle connaissait l'habileté, mais dont elle voyait les soins infructueux, elle m'avait, malgré le grand éloignement, fait appeler de Paris, et m'attendait avec impatience : ce qui prouve qu'elle n'avait cependant pas encore perdu tout espoir. A mon arrivée, je la trouvai dans l'état que j'ai décrit ; son médecin ordinaire, qui est mon ami, me permit d'agir tout à fait à ma volonté. Voyant que le traitement physique, quoiqu'il eût été très-rationnel, avait échoué, je fondai toutes mes espérances sur le traitement moral, qu'il me serait permis de diriger à mon gré en restant tout le jour près de la malade. Mon premier soin fut de chercher à la persuader que son état n'offrait aucune gravité : je réussis complètement ; mais craignant de voir ce premier succès détruit par quelque indiscrétion des personnes qui lui rendaient visite, je ne laissai approcher près d'elle, outre sa garde, que sa mère et son mari. J'instruisis secrètement ces derniers de mon projet de traitement, et de la part que le moral me semblait avoir dans la continuation de cette maladie. La position de la malade leur inspirait de justes craintes ; je leur fis observer qu'ils les lui laissaient apercevoir par la tristesse et l'inquiétude peintes sur leur physionomie. En les quittant après ma première visite, je leur dis : Lorsque vous allez rentrer dans son appartement, elle va étudier dans vos yeux, sur votre visage, ce que je vous aurai appris sur son état : prenez donc, autant que possible, un air de vive satisfaction, et assurez-la que je réponds de sa guérison. Aidez-moi, et j'espère que nous réussirons. Dès le lendemain, la face, le pouls, la chaleur, étaient meilleurs ; les boissons, prises presque sans dégoût, étaient supportées par l'estomac ; le mal de tête avait diminué. Cette amélioration me fournit un point d'appui pour fortifier encore sa sécurité. Chaque jour je m'appliquai à faire naître dans son esprit des idées gaies et riantes, et dans son cœur des affections douces, expansives, celles enfin qui me paraissaient, d'après la connaissance de ses goûts et de son caractère, devoir lui être le plus agréables. Le cinquième jour, elle put prendre quelques cuillerées d'un bouillon léger ; le quinzième, elle pouvait digérer assez

d'alimens pour faire cesser les progrès de l'amaigrissement. Mais les inquiétudes et les frayeurs reparurent avec des accidens terribles. La garde, par une méprise funeste, avait donné un demi-verre d'eau de Sedlitz, au lieu de l'eau de Seltz que j'avais prescrite : la malade s'en aperçut après en avoir bu la moitié, et, sachant que l'eau de Sedlitz est un purgatif, elle crut que dans son état de faiblesse la petite quantité qu'elle en avait prise lui rendrait son inflammation. J'étais malheureusement absent ; son imagination s'effraie, la fièvre s'allume ; de l'oppression, une céphalalgie violente, du délire même se manifestent. L'un de ses médecins la voit alors et désespère plus que jamais de sa guérison. A mon retour je fus moi-même effrayé d'un changement si subit et si fâcheux : mais enfin je parvins, non sans la plus grande peine, à calmer son esprit, et bientôt les accidens eurent disparu.

La convalescence fut longue, comme elle devait l'être chez une femme médiocrement forte, après une maladie et une diète de trois mois. Enfin nous eûmes le bonheur de voir cette jeune mère revenir d'une maladie qui ne laissait presque plus d'espoir.

II^e. OBS. Une jeune fille de vingt-deux ans, d'une constitution assez bonne, mais placée dans des circonstances hygiéniques peu favorables, était atteinte depuis environ deux mois d'une fièvre intermittente tierce. Déjà on avait essayé deux fois et sans succès le sulfate de quinine. Je vis alors la malade ; elle me dit que l'on devait le lendemain faire pour elle un voyage à la chapelle du bienheureux Saint-Roch : elle ajouta qu'elle avait en lui grande confiance. Cette confiance, je me gardai bien de chercher à la détruire, et cependant je fis une nouvelle prescription de sulfate de quinine ; mais comme la malade connaissait cette préparation dont elle n'avait éprouvé aucun bien, je lui dis : « Je vous donne le médicament que vous avez déjà pris, mais je joins à sa composition une nouvelle substance qui le rendra plus efficace ; c'est un remède que j'ai constamment vu réussir. — Monsieur,

reprit-elle, faudra-t-il tout de même faire le voyage à la chapelle du bienheureux Saint-Roch?—Sans doute, lui dis-je, mais en même temps faites exactement ce que je vous ordonne, et je crois pouvoir vous donner l'assurance que vous serez guérie. » Elle parut pleine de satisfaction et d'espérance. La guérison eut lieu. Faut-il en faire honneur au saint ou bien au quinquina? Pour moi, je pense que la confiance qu'on avait inspirée à la malade ne fut pas étrangère au succès obtenu ; car le fébrifuge fut administré à la même dose et de la même manière que les deux premières fois, où il était demeuré sans résultat: les conditions morales seules avaient été changées.

IIIe. obs. Une femme de soixante-huit ans, d'un tempérament nervoso-sanguin, bien constituée, vivant au milieu des campagnes au sein des plus déplorables préjugés, était malade depuis neuf ans: céphalalgie presque continuelle; yeux animés; face tantôt pâle, tantôt colorée; douleurs et fatigues dans les membres; mouvement fébrile devenant plus intense le matin et le soir; appétit et embonpoint peu diminués; le redoublement du matin était accompagné de sueurs qui contrariaient beaucoup la malade; lorsque l'heure de ce redoublement approchait, elle sentait, disait-elle, que son mal allait bientôt revenir, et témoignait beaucoup d'impatience. Elle avait d'abord gardé le lit pendant plusieurs mois, puis elle avait pu se lever une partie de la journée. Depuis deux ans elle était constamment alitée; les antiphlogistiques, les fébrifuges, les antispasmodiques, avaient été tour à tour mis en usage, mais sans aucun fruit. Elle désespérait de voir se terminer sa maladie, qu'elle s'imaginait lui avoir été donnée par un sort. L'ayant interrogée sur les circonstances qui avaient précédé et accompagné l'invasion de son mal, rien ne me révéla la cause probable de son développement, et l'examen successif de ses divers organes ne me fit découvrir dans aucun d'eux un état pathologique qui pût donner l'explication suffisante de ce groupe de symptômes; mais son soupçon d'être la victime d'un sortilége, son tem-

pérament nerveux, ses impatiences à l'approche du redoublement du matin, son obstination à rester au lit, quoiqu'elle n'y parût pas forcée par sa faiblesse ni par la nature de ses douleurs, me firent supposer que sa maladie pouvait bien être entretenue par ses dispositions morales et le repos absolu où elle se condamnait depuis long-temps avec opiniâtreté. Je résolus donc d'essayer un traitement psychologique. Je ne cherchai pas à lui démontrer qu'elle avait tort de ne se jamais lever, et de se croire frappée d'un sortilége : d'autres avant moi avaient vainement essayé de détruire cette idée ; je lui dis : « Je connais parfaitement votre maladie, vous serez guérie dans quinze jours si vous voulez suivre mes conseils. » Ces paroles, prononcées d'un ton d'assurance, la persuadèrent. J'ajoutai : « Vous prendrez une infusion de fleurs que je vais vous prescrire, mais il est nécessaire que vous vous leviez demain à midi, pendant une demi-heure ; je viendrai vous voir à ce moment. » Le lendemain je la trouvai levée : je lui dis que cela irait bien, et lui enjoignis de se lever le jour suivant pendant une heure. Je continuai à augmenter successivement la durée de son lever. Au bout de huit jours, la douleur de tête, celle des membres, la fièvre, les sueurs, les impatiences, avaient presque entièrement disparu. Ai-je besoin d'ajouter que j'avais soin d'environner la malade de toutes les mesures hygiéniques convenables à sa position, et que chaque jour je profitais du mieux qu'elle éprouvait pour fortifier ses espérances de guérison ? La seconde semaine, je la fis, par un beau temps du mois d'août, sortir et se promener dans son jardin, espérant qu'entre autres avantages cela produirait sur son moral un effet très-salutaire. On ne saurait dire les douces émotions dont est inondé le cœur des convalescens qui, retenus pendant des années sur un lit de souffrances, franchissent le seuil de la maison où ils sont depuis long-temps enfermés, pour assister de nouveau au spectacle de la nature ! avec quelles délices leurs regards contemplent la verdure, les plantes, les fleurs ou les fruits dont elles sont couronnées, la voûte des cieux, et ce soleil si beau qu'ils craignaient de ne jamais revoir ! Té-

moin de ce bonheur, qui est son ouvrage, le médecin reçoit la plus douce récompense de ses pénibles travaux.

J'avais promis à la malade de la guérir en quinze jours : je tins parole. Je ne sache pas que depuis lors, c'est-à-dire depuis près de quatre ans, elle ait éprouvé de rechute, même passagère. Sa guérison s'explique naturellement par l'heureuse modification de son moral.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

IV.

Quæ longo tempore extenuantur corpora, lentè reficere oportet. *Sect.* 2, *aph.* 7.

V.

Duobus laboribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Ibid.*, *aph.* 46.

VI.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

VII.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum; intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.